

La guerre des générations n'aura pas lieu

En pleine mutation, les relations entre grands-parents et adolescents restent étonnamment solides. Fondées sur le consentement mutuel, elles privilégient désormais l'autonomie et la proximité affective

Le fossé entre générations n'existe pas. Loin d'être en complète déliquescence, comme le voudrait une opinion très largement partagée, les relations entre «jeunes» et «vieux» sont à la fois riches et variées à défaut d'être toujours aisées. Et si la famille a changé, ce n'est pas forcément dans le sens où on l'attendait. Conséquence directe de l'augmentation de l'espérance de vie, la période de coexistence entre grands-parents et petits-enfants s'est en effet considérablement allongée. Mais cette relation a surtout radicalement changé de nature. Longtemps enfermée dans un carcan statutaire, elle pouvait autrefois se suffire à elle-même, chacun des partenaires concerné jouant une partition connue. Ce n'est plus guère possible aujourd'hui, dans un monde où, refusant la contrainte, grands-parents et adolescents disent privilégier à la fois l'autonomie (on se voit au gré des disponibilités et des envies) et la proximité affective. Tel est le constat qui s'impose devant les résultats de la récente étude réalisée par Cornelia Hummel, maître-assistante au Département de sociologie, dans le cadre du PNR 52 consacré à «L'enfance, la jeunesse et les relations entre générations dans une société en mutation».

Centré sur l'analyse qualitative d'entretiens menés auprès d'une quarantaine de paires adolescents/grands-parents, ce travail met tout d'abord en évidence une très grande hétérogénéité de com-

portements. Entre ados et aînés se dessine ainsi une sorte de *work in progress* permanent placé sous le signe de la liberté et de la souplesse. Dans l'univers adolescent, tout change en effet très vite. Symbole de cette évolution, l'entrée au cycle d'orientation marque une rupture fondamentale. Jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, c'est en effet l'affectif et la demande d'animation qui dominent le jeu relationnel.

La fin de l'âge gourmand

Progressivement, les sorties entre amis remplacent les congés du mercredi, les horaires de travail laissent moins de temps libre, les centres d'intérêts évoluent. En quête d'autonomie, les ados éprouvent alors souvent le besoin de renégocier les relations avec les proches, et plus particulièrement avec l'environnement familial direct (parents et grands-parents). «Comme le remarque l'une de nos interlocutrices, les enfants sortent alors de l'âge gourmand, complète Cornelia Hummel. Dès lors, pour obtenir leur adhésion, il ne suffit plus de câlins, de sucreries ou d'une sortie à la piscine. Il faut être en mesure d'offrir un "plus", quelque chose d'autre, qui passe souvent par l'échange et la parole.»

Ce qui fait la différence, ce sont les ressources que sont capables de déployer les aînés pour alimenter la relation

Une nécessité dont la plupart des grands-parents sondés se montrent pleinement conscients. Mais pour rester attractifs, toutes les stratégies ne sont pas équivalentes. A ce stade de la relation, ce qui fait la différence, ce sont les ressources que sont capables de déployer les aînés pour nourrir le lien. Et si à ce jeu il n'y a pas de recette miracle, les recherches de Cornelia Hummel permettent malgré tout d'identifier quelques constantes. Première condition à l'entente cordiale: ne pas se montrer intrusif. De leurs aîeux, les ados attendent quelque chose d'autre que ce qui se passe dans l'espace parental. Guère de place ici pour discuter des résultats scolaires ou de l'emploi du temps; ce qui est revendiqué est un espace de liberté. Très reconnaissants à leurs grands-parents de ne pas se montrer trop envahissants, les adolescents



Entre adolescents et grands-parents, les relations sont aujourd'hui électives et elles évitent soigneusement le domaine de l'éducation, sphère qui est réservée aux parents.

interrogés dans le cadre de ce travail considèrent effectivement que leurs grands-parents sont importants en tant que tels. Ils ne sont associés à aucune fonction particulière et ce qui compte, c'est davantage leur présence que l'éventuel soutien moral ou financier qu'ils pourraient représenter.

Réinventer le script

Côté grands-parents, pratiquement tous les interlocuteurs de l'étude rejettent l'idée d'endosser un rôle éducatif vis-à-vis de leurs petits-enfants pour privilégier l'échange. Tout aussi démunis que n'importe qui face à la situation actuelle, ils n'ont plus vraiment de conseils à donner sur la bonne façon d'empoigner l'existence. Inquiétés par le chômage, les menaces environnementales et la crise des idéologies, ils sont plus nombreux à s'inquiéter pour

leurs petits-enfants qu'à les blâmer. Leur pire crainte étant que ces derniers perdent toute motivation et qu'ils ne s'intéressent plus à rien.

«Ce qui a changé, précise Cornelia Hummel, c'est qu'il n'y a plus vraiment de cadre. Pour fonctionner, la relation doit dorénavant reposer sur un consentement mutuel. Un petit-fils ou une petite-fille peut aujourd'hui dire qu'il ne veut plus voir ses grands-parents sans engendrer une violente réprobation familiale. Ce qui ne veut pas dire que les choses sont automatiquement plus faciles, car l'assouplissement des règles statutaires oblige à réinventer constamment les modalités d'une relation dont le script n'est plus entièrement écrit à l'avance.»

Cette confrontation, qui ressemble parfois à une course d'obstacles, ne va d'ailleurs pas sans effrayer certains grands-parents, et en particulier ceux qui disposent d'un bagage culturel rela-

tivement faible. Préoccupés par l'éventualité d'ennuyer le fruit de leur descendance, ils déjouent le risque du face-à-face en invitant un ami ou un autre membre de la famille en même temps que leurs petits-enfants. D'aucuns jettent tout simplement l'éponge, se sentant incapables de relever le défi, souvent à regret d'ailleurs. *«Nous avons également récolté des récits très touchants de grands-parents qui sentent qu'ils sont en train de perdre le fil de la relation, complète la chercheuse. Ils se démènent, mais ils ont le sentiment de ne plus reconnaître leur petit-fils ou leur petite-fille alors que pendant des années tout se passait très bien. Tout d'un coup, d'une année à l'autre, on ne se comprend plus. C'est un choc assez rude à encaisser.»* ■

Vincent Monnet

www.nfps2.ch/f.cfm